Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 47 (1918)

Heft: 3

Rubrik: Chronique littéraire [suite]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

étudiée d'une manière suivie et intense, donne des connaissances plus approfondies, plus solides que lorsqu'elle est enseignée par intervalles et à petites doses. Si telle année consacrée à l'étude de telles branches était couronnée par l'examen de ces branches, nos jeunes filles posséderaient leurs matières autrement que par la mémoire, et sûrement, on ne les verrait pas, le lendemain des examens, « si heureuses d'oublier ». Le travail serait meilleur et plus facile, s'il était partagé ; il y aurait économie de temps et d'efforts. Sans être partisan de ceux qui veulent soustraire la jeunesse à la loi du labeur, je désire, pour la jeune fille, surtout pour celle qui se destine à la noble carrière de l'éducation, que, pour elle, la vie physique et intellectuelle soit normale, c'est-à-dire, qu'elle lui fasse « une âme saine, dans un corps sain » avec lesquels elle pourra se promettre un avenir riche d'œuvres fortes et bonnes.

S. M.-F.

Chronique littéraire

(Suite.)

Mobiles de Guerre et Buts de Paix.

Les causes directes de la guerre européenne, devenue aujourd'hui la guerre mondiale, ou plutôt les prétextes dont se sont servis les chefs d'Etat responsables pour déchaîner l'exécrable fléau, sont bien connus du public ; à vrai dire, c'est le secret de Polichinelle. Ce serait toutefois faire preuve d'une singulière ignorance des origines profondes du conflit que de l'attribuer aux seules animosités de races ou aux âpres revendications de nationalités en appétit d'extensions territoriales. Cela ressort clairement d'une remarquable étude de M. André Lebon, publiée par la *Revue des Deux-Mondes*, sur les mobiles qui ont fait agir les divers pays belligérants et les buts de guerre qu'ils poursuivent. Esprit lucide, perspicace, en même temps que très pondéré, M. Lebon analyse les événements politiques, militaires et économiques de l'avant-guerre ; avec un art consommé servi par une dialectique serrée, il tire de ces événements les déductions rigoureuses et logiques qu'ils comportent. L'élégance, la limpidité, la vigueur de touche constituent les qualités maîtresses de son style. Essayons d'extraire de ce magistral article quelques données précises.

Tandis qu'autrefois on se battait pour des questions de préséance, de succession, de frontière stratégique, pour des

idées politiques ou religieuses opposées, les peuples luttent aujourd'hui dans le but de s'assurer la vie matérielle la plus large possible. Le système de concurrence économique adopté par chaque nation a fait des ouvriers et des cultivateurs d'un Etat les ennemis latents et irréconciliables de leurs rivaux de l'Etat voisin. Aussi, le député socialiste allemand Scheidemann a-t-il pu proclamer dans le *Vorwœrts* du 7 avril 1916 que les ouvriers de l'Empire devaient souhaiter la victoire germanique pour éviter la ruine de l'industrie allemande et, par le fait même, leur propre misère. Qui ne voit que cette victoire déterminerait les mêmes désastres chez les peuples de l'Entente ?

En réalité, depuis un quart de siècle, les préoccupations d'expansion économique de l'Allemagne n'ont pas cessé de primer sur ses conceptions politiques. Sous ce rapport, les socialistes allemands majoritaires ne se distinguent plus que par d'imperceptibles nuances des gouvernants les plus férus de pangermanisme. Pour ne pas compromettre leurs destinées, les Alliés doivent donc opposer aux prétentions de leurs ennemis un programme, une volonté et des moyens définis.

En 1897, le Dr Michaelis, le chancelier d'hier, tombé de son siège, affirmait déjà que la guerre future se livrerait sur le terrain économique. Plus tard, en 1906, le cauteleux prince de Bülow avouait que l'expansion commerciale de l'Allemagne était susceptible d'amener une conflagration générale. Malheureusement, « ces coups de canon de semonce » n'eurent peu ou pas d'écho en France et en Angleterre. Manifestations individuelles sans conséquences, disaient les uns ; accès de bluff pangermaniste, renchérissaient les autres, tellement on avait foi dans les progrès de l'humanité et la propagande bienfaisante des idées pacifistes. Pourtant, des observateurs attentifs jetaient de temps en temps un cri d'alarme. Dans une plaquette intitulée : *Pourquoi nous nous battons,* M. Ernest Lavisse dénonce le péril à ses compatriotes, en retraçant, par la brutalité des chiffres, la transformation radicale et le prodigieux essor économique de l'Allemagne, grâce aux trésors charbonniers et métalliques que recèle son sous-sol. Or, par suite de l'énorme accroissement de la population allemande, celle-ci est hors d'état d'absorber la totalité des richesses produites. Force est donc à l'Allemagne, pour soutenir son train industriel, de se créer des débouchés extérieurs. Dans ce but, Bismarck inaugure avec circonspection une politique coloniale, profitant habilement pour cela des rivalités séculaires entre la France et l'Angleterre. Mais, aux colonies, les bonnes places sont

prises, il ne reste que du « menu fretin » ; la clientèle ainsi offerte n'est pas en rapport avec les besoins urgents de l'Allemagne. Qu'à cela ne tienne ; on attendra le moment propice ! Bientôt, Guillaume II entreprend ses voyages à grand fracas : Constantinople, Jérusalem, Tanger. Déjà les Allemands s'installent à Kiao-Tschéou ; les voilà qui prennent pied au Togo, au Cameroun ; la concession du chemin de fer de Bagdad leur échoit. Notre avenir est sur l'eau, proclame le kaiser, et cette affirmation emphatique n'est pas seulement la métaphore grandiloquente d'une manifeste mégalomanie ; elle entre dans le domaine des faits. Les efforts des Allemands ne se bornent pas à des entreprises maritimes et coloniales ; ils tendent à assurer à la métropole des réserves de terres propres à fournir plus tard à celle-ci les matières premières qu'elle est obligée d'acheter à l'étranger. Par l'invasion pacifique de ses capitaux, de ses marchandises, de son émigration, l'Allemagne aspire à inonder de sa surproduction tous les pays non encore assujettis à sa domination politique. Qui vive ! commencent à dire ceux qui, jusqu'ici, se refusaient de croire à l'existence du péril ou faisaient confiance au libre jeu de la concurrence pour écarter l'idée d'un cataclysme. Un peu tard s'ébauche un mouvement de résistance à la pénétration germanique : arrangements amicaux, ententes cordiales, agitations protectionnistes. Encerclement ! clame aussitôt l'Allemagne qui voit lentement s'ériger ces frêles barrages contre l'épandage de son travail et de ses richesses.

Ainsi, à la veille de la guerre, l'Allemagne voit se dresser tout un système de défenses contre ses visées. Si les Etats se ferment l'un après l'autre à son commerce d'exportation, c'est, à bref délai, la restriction de ses industries, l'ébranlement de son édifice financier, c'est la ruine, la banqueroute finale en perspective. Soudain, l'Allemagne se démasque. Puisque l'Europe, le monde entier refusent de se plier à ses exigences, elle se décide brusquement à conquérir par la force ce qu'on lui refuse. Alors commence l'abomination de la désolation, selon l'expression du prophète.

Maintenant que le conflit est déchaîné, comment se déroule-t-il au point de vue du jeu des facteurs économiques ? Ce n'est un mystère pour personne que l'industrie minière et métallurgique est la clef de voûte de la puissance économique de l'Allemagne. Sous le rapport du minerai et de la houille, les traités de 1815 et de 1871, successivement fatals à la France, ont singulièrement avantagé l'empire du kaiser ; et si la carte de guerre de 1914 devenait la carte finale, la France devrait faire son deuil de cet « instrument de règne ».

La Belgique, le nord de la France ont été occupés et organisés non seulement d'après un plan stratégique, mais aussi et surtout selon des conceptions économiques. Sans l'aide de l'Angleterre et des Etats-Unis, la France se serait trouvée, au point de vue des armements, pieds et poings liés à la merci de son implacable ennemie. Par ses conquêtes, l'Allemagne a donc acquis une incontestable prédominance sur le marché du fer et de l'acier. Quand un rapace tient sous sa griffe une proie de cette valeur, quoi d'étonnant qu'il ne soit pas disposé à la lâcher sous l'effet d'une simple persuasion ! Rêves de pangermanistes exaltés, mégalomanie de hobereaux prussiens, diront peut-être quelques-uns. Dangereuse illusion ! Ce que les chefs veulent, dit M. Lebon, les troupes le veulent aussi. Les démocrates allemands mêmes s'érigent en « fermes suppôts du capitalisme national » ; quant au socialisme germanique, c'est un article d'exportation, au rebours de l'anticléricalisme français, et non pas « un remède pour l'usage interne ». Si les Allemands refusent de restituer l'Alsace-Lorraine, c'est, dit l'organe socialiste de Mulhouse, la *Volkszeitung*, à cause des richesses du Reichsland en potasse et en minerai.

(A suivre.)

Antonin BONDALLAZ.

LEÇON DE GRAMMAIRE

COURS MOYEN

Accord de l'adjectif qualificatif (en genre).

But de la leçon. — Cette leçon a pour but d'apprendre la règle générale d'accord de l'adjectif en genre et la règle générale du féminin de l'adjectif.

I. Association.

Les élèves connaissent les adjectifs qualificatifs. Vous avez étudié un peu les adjectifs qualificatifs. — Citez un adjectif qualificatif. — Ajoutez un nom aux adjectifs énoncés. — Quel est le rôle de l'adjectif qualificatif ? — L'adjectif qualificatif ajoute au nom une qualité bonne ou mauvaise. — On dit alors qu'il qualifie le nom. — L'élève répète : L'adjectif qnalificatif qualifie le nom.

II. Indication du sujet.

Aujourd'hui nous voulons apprendre à écrire l'adjectif qualificatif.

III. Donné concret.

Exemples écrits au tableau noir :

Jules est un écolier **poli.**

Lisez cette phrase. Comment direz-vous en parlant d'une petite fille ?

Julie est une écolière **polie.**